



LA FÉDÉRATION RÉVOLUTIONNAIRE ARMÉNIENNE DASHNAGTSUTYUN, LE PARTI JEUNE TURC ET LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS

(6)



Mentalité Révolutionnaire

La révolution militaire turque qui fut le prélude de la restauration du régime constitutionnel en Turquie nous a révélé des types de révolutionnaires bizarres. Pendant que des jeunes officiers et des étudiants de l'Ecole militaire exposaient leur vie en accomplissant le travail d'assainissement, pendant que des hommes résolus levaient l'étendard de la révolte, insurgeaient les hordes ignares, des soldats fendaient d'un coup d'épée le drapeau du croissant, avec ces paroles mémorables : « Sachez que cette même épée pourrait « abattre une tête de sultan », et posaient des ultimatums à Osman-Pacha que le sultan avait envoyé pour faire étouffer dans le sang ce mouvement, aussi inattendu qu'inexplicable; il y avait un peu partout, mais surtout à Paris, des révolutionnaires qui, depuis vingt ans et plus avaient servi la cause de la liberté en résidant à l'étranger, loin de leurs camarades et évitant soigneusement tout ce qui aurait pu leur devenir dangereux ou fatal.

C'est d'ailleurs encore le fond de la nature turque. La solidarité, l'altruisme, le sacrifice de soi pour le bien d'autrui sont encore en Orient, des étrangers dont on se tient à distance, sauf en Arménie où, grâce au travail tenace des propagandistes arméniens, les idées et les sentiments généreux des peuples civilisés ont pu conquérir les cerveaux et les cœurs de la majeure partie des Arméniens instruits.

Au-dessus de cette petite armée de révolutionnaires gantés et parfumés, dont un petit nombre était certainement sincères mais timorés et indécis, planait l'autorité de quelques grands chefs ayant conservé leurs grands titres de prince, bey ou pacha. Ceux-là, rejetons de familles illustres, bien instruits et riches, jouissaient d'un

prestige souvent néfaste à leur cause et avaient un commerce familial avec les ministres et les gens du beau monde. Bref, pour être des révolutionnaires, c'étaient des gens respectueux et respectables qui ne songeraient jamais à recourir à ces moyens violents et odieux pratiqués par ces insurgés sans foi ni loi, qui ne respectent plus rien, pas même les droits sacrés des propriétaires et oser, au besoin, supprimer un tyran.

— Ces révolutionnaires de la haute école, en tendaient faire œuvre révolutionnaire, en écrivant de temps en temps une brochure sensationnelle, en bavardant avec les diplomates et en s'accommodant à merveille de la bonne vie parisienne.

- De l'action? Il n'en fut jamais sérieusement question. Soudain, sous l'empire des circonstances, les Jeunes turcs se soulevèrent ! Une poignée de vaillants jeunes gens avait forcé la main aux aristos du parti, à la suite du Congrès des partis d'opposition tenu à Paris en décembre 1907, sur l'instigation de la - Fédération Révolutionnaire Arménienne, et ne voulait plus attendre, de peur de voir échouer leur projet.

Ils avaient appris de leurs, frères Arméniens comment on conduit une révolte à main armée, et ils avaient eu l'occasion d'apprécier la valeur d'une action violente.

Un de leurs chefs, le plus intrépide de tous, qui, le jour de l'insurrection, avait écrit au sultan: « Au nom de « Dieu et de la Vérité, je lève l'étendard de la « Révolte! », ne disait-il pas, en entrant dans une ville arménienne, à la tête de ses troupes: «

C'est de vous, mes frères, que nous avons « appris à nous révolter, c'est vous qui nous « avez appris à aimer la Liberté! » Beaucoup d'entre-eux y ont laissé leur vie, d'autres ont été dénoncés par les mouchards, longtemps avant la consolidation de leur organisation, et ont passé les plus belles années de leur vie dans les prisons et les bagnes, en compagnie des Fédais arméniens, leurs devanciers dans le mouvement insurrectionnel d'autres encore ont simplement été assassinés par un ordre spécial du sultan.

Et c'est l'ensemble de ces efforts et de ces sacrifices humains qui vient d'aboutir à ce semblant de réforme où se maintient un trône maculé du sang de 300.000 victimes, et, sur ce trône un souverain qui, en 1878, a prouvé que sa conscience ne se trouble point d'un parjure et qui, acceptant l'ordre de choses actuel pour sauver sa tête, n'a cessé, depuis le premier jour de la restauration, de conspirer contre le nouveau régime en soudoyant ses affidés qu'il avait d'abord aidé à se réfugier à Londres, afin de les soustraire à la vengeance de leurs innombrables victimes.

Au lendemain de la victoire des officiers turcs, quand tout était bien tranquille, quand le sultan s'était incliné devant l'inéluctable et qu'il n'y avait plus rien à craindre à Constantinople, les grrrrands chefs, qui avaient regardé de loin comment les jeunes se débattaient, mais qui n'avaient osé applaudir, de peur de se compromettre avant la victoire, sortaient avec fracas de leur sérail et rompaient avec ce silence distingué qui, jusque-là, avait si bien caché ce qu'il y avait de fade dans certains d'entre-eux.

Ils sont, depuis lors, rentré à Constantinople et se sont fait acclamer par la foule en liesse, et ont cueilli les fruits des efforts des autres. Un de ces grands exilés (c'est le cliché) qui fut pourtant au commencement un lutteur énergique et qui avait, plus que tout autre, des raisons pour ne pas aimer le sultan, vient, sur l'instance de ses amis, dit-il, de se réconcilier avec Abdul-Hamid qui n'est, ni plus ni moins, que l'assassin du père de notre révolutionnaire. Je veux parler d'Ali-Haidar Bey, fils de Midhat-Pacha.

Voici en quels termes il annonça lui-même cette visite au sultan, prétextant le « devoir envers la patrie » comme si la patrie ottomane eût quelque chose de commun avec cette sinistre canaille qui avait fait du massacre périodique de ses sujets un système gouvernemental : « Ali-Haidar Bey, fils de Midhat-Pacha nous dit, d'une voix dont il a peine à maîtriser l'émotion: « C'est chose décidée, demain, après le Selamlik, « j'irai à Yldiz, où je dois être reçu par le sultan. ;

Bouleversés par cette nouvelle, nous restons silencieux, et Ali-Heidar reprend: « Oui, depuis quinze « jours j'ai évité cette audience, je m'y dérobaï, « et puis j'ai consenti; je verrai donc demain, face « à face, celui qui a fait condamner et emprisonner mon père, qui ensuite, après un simulacre « de grâce, l'a fait étrangler à Taïf, qui a fait pis: « pour s'assurer qu'il était bien mort, il a ordonné « qu'on détachât la tête du cadavre et qu'on la lui « envoyât à Constantinople-dans une caissette, sous « la rubrique: Objets d'art. Ivoire Japonais.

La « caisse fut ouverte en sa présence. Mais il a fait « pis, et cela vous ne le savez pas. Dans un accès « de frénésie, colère ou terreur rétrospective, il a « frappé du pied cette tête et il l'a fait rouler en « s'écriant: « Qu'on enlève cela! » Et demain j'irai « voir cet homme! J'ai consulté mes amis; ils me « conseillent de donner à la Turquie ce gage « d'oubli et d'apaisement, cette preuve que les injures et les douleurs personnelles les plus atroces « sont abolies dans le triomphe présent, et que le « souvenir même ne peut plus être une cause de « discorde civile.

Je ferai ce sacrifice à la patrie. Quant à mon père, j'ai aussi interrogé sa mémoire: j'ai relu sa dernière lettre; j'ai la conviction qu'il m'approuverait, qu'il eût tout oublié: « souffrances, outrages, son dernier supplice même, « devant la joie et le bonheur de la liberté retrouvée. « Alfred BERL. » (Revue de Paris.)

Ce serait peut-être de la grandeur d'âme, si vraiment l'existence du sultan était un gage de progrès pour les partisans du nouveau régime mais, comme c'est exactement le contraire, et que sa mauvaise foi crève constamment les yeux et que le Gouvernement actuel n'ose pas encore lui demander compte de sa trahison antérieure et présente, il faudrait un geste énergique partant d'un individu décidé.

Mais, voilà: tout terrible révolutionnaire qu'on est, quand on fréquente le monde officiel et les gens convenables de la haute bourgeoisie on perd l'énergie de la haine, et, au moment décisif, on ne retrouve plus la force pour agir comme on eût agi vingt ans auparavant. On en est venu à une ataraxie de ses sentiments qui transforme le tempérament et tue la volition, et on trouve qu'il y a des actes qu'il ne faut point commettre, pas même alors que vous vous trouvez face à face avec l'assassin de

votre père qui est en même temps l'égorgeur de votre peuple et le vampire de la patrie que vous prétendez aimer.

C'est une nouvelle morale qu'on se fait pour faire taire sa conscience. Et voilà pourquoi Monsieur Ali-Haidar, fils de Midhat-Pacha, l'auteur de la Constitution, a pu faire à l'assassin de son père, le Selam solennel, en appelant la bénédiction d'Allah sur le plus monstrueux des hommes de notre siècle. Le sultan, se voyant toujours à l'abri de la Justice, et trouvant dans les moments les plus critiques une protection sûre chez les victimes qu'il a le plus cruellement frappées, ne songera pas à se gêner, et, s'il y songeait, ne faudrait-il pas convenir qu'il aurait tort? E. J.

Le 03.07.2017

WAN

©Western Armenia News